

LA VEUVE DU GARDE

(Suite)

Elle s'écoula plus lentement que les autres, parce que le deuil pesait lourd sur son cœur. De plus, François se rendait compte du besoin urgent que sa mère avait de son aide, et il comptait avec une impatience douloureuse les mois restant à s'écouler jusqu'au jour où il toucherait sa paye d'ouvrier.

On avait fait comme on avait pu dans la maison, s'ingéniant à multiplier les petits labeurs afin d'encourager les petits profits. Catherine, aidée des enfants, redoubla de zèle, et l'on attendit que l'apprenti passât ouvrier. Ce fut un jour mémorable dans l'histoire de cette famille, que celui où François, le cœur battant, une belle rougeur d'orgueil aux joues, et l'argent de la semaine sonnait dans sa poche, entra dans la maison, et, allant vers sa mère d'un air grave, posa devant elle une poignée de pièces blanches. Catherine le regarda, ses yeux se gonflèrent de larmes.

— Bien, mon enfant ! dit-elle, le père est content.

Jamais elle ne parlait autrement du mort regretté que le trépas ne séparait point de la famille. Elle semblait le croire absent, mais non parti pour toujours. L'ombre chère demeurerait au milieu du groupe d'orphelins. L'époux gardait sa place au centre du cercle de famille. Il ne se passait point de semaine sans qu'on allât au cimetière renouveler les fleurs grandies sur la tombe de Jean Tournil.

Catherine en demandait à la ville ; quand elle voyait une plante nouvelle et qui lui semblait belle, elle l'achetait pour la placer sur la fosse de Jean. A partir du moment où Laurent Fichet se montra bon et presque paternel à l'égard de François, Catherine partagea souvent ses fleurs entre deux tombes.

Ils se trouvaient là, le dimanche, le vieux forgeron et la jeune veuve. D'abord ils prièrent isolément, puis ils récitèrent ensemble des invocations pieuses pour le bonheur de ceux qu'ils pleuraient. Ils en vinrent à savoir qu'ils se trouveraient tous deux au cimetière à l'issue des vêpres. Ils redescendaient le rude chemin, et plus d'une fois Catherine pria Laurent d'entrer et de partager le chétif repas de la famille. Il refusa d'abord, par sauvagerie, n'osant rompre ses habitudes de solitude ; puis un jour, vaincu par l'insistance de Louise et la douceur de la voix de Catherine, il entra. La glace se brisa.

Les enfants, un peu craintifs d'abord, s'accoutumèrent vite à ce rude visage, à cette chevelure grise inculte, à ces lourdes mains douées de la force d'une paire de tenailles. Nichette grimpa sans façon sur ses genoux, et Néra lui demanda des histoires. Après le souper on resta au coin du feu, et à huit heures le forgeron quitta la famille de Jean Tournil. Il demeura tout surpris de se sentir moins sombre.

Le lendemain il accueillit François mieux encore que de coutume. Il s'informa des enfants, et à la fin de la semaine, sans qu'on l'en priât, il prit sa place à la table et au foyer.

Ce furent alors des questions sans fin sur la besogne accomplie par chacun, une admiration croissante pour les miracles d'industrie réalisés par Catherine. Comment, se trouvant veuve avec dix enfants, n'avait-elle pas eu peur de manquer de pain ?

— J'avais mes bras, dit-elle, et l'aide de braves gens.

— Vous avez dû vous tuer le corps et l'âme.

— Sans doute je n'ai pas dormi toutes les nuits, et j'ai plus d'une fois veillé afin d'augmenter mon salaire ; mais chacun m'a donné un peu, les riches en me faisant travailler, les pauvres en me facilitant toute chose. Est-ce que je n'ai point trouvé crédit partout ? Je n'en ai point abusé, cela est vrai, mais l'offre qui m'en était faite me tranquillisait, et me laissait l'âme en paix. Ah ! Je vous l'avoue, Laurent, quelle que soit la condition dans laquelle nous nous trouvions, avec de l'ordre et de l'économie, il nous est sinon facile, du moins possible d'en sortir.

— Quels enfants vous avez, Catherine !

— Oui, fit-elle, en les embrassant tous du regard, de bons et braves enfants, je le sais. La moitié de ma couvée est déjà tirée de peine. François compte dix-sept ans, et reçoit sa paye d'ouvrier. Louise est maintenant une parfaite blanchisseuse, et la perfection de son travail double le nombre de mes pratiques.

— Sans compter que Louise est un joli brin de fille.

— Il ne faut point dire cela. Laurent, les plus sages et les meilleures sont déjà bien assez entraînées vers la coquetterie. Pierre connaît à peu près son état, et Julien sera bientôt, grâce à Dieu, libre de choisir le sien. Quant à Georges, il étudie de telle sorte que, s'il le

veut, il deviendra quelque jour maître d'école de ce village. Dieu nous a tous gardés et protégés, voyez-vous.

— N'avez-vous point senti de défaillance ?

— Je mentirais si je vous disais cela, Laurent. Croyez-vous qu'il soit possible de perdre un mari qu'on aime comme j'aimais mon Jean, et de se le voir arracher d'une façon si terrible, sans qu'on tombe souvent sous le poids de sa croix ? J'ai vu le tiroir vide, et le crédit épuisé ; j'ai cru parfois que le désespoir de la mort du mari serait plus grand que la tendresse maternelle. Souvent, bien souvent, agenouillée sur la tombe de Jean, j'ai demandé à y mourir. . . . Quand j'allais seule à l'endroit de la clairière où je retrouvai son corps, et où M. Vilhardouin a obtenu qu'on élevât une croix, j'aurais voulu, me couchant sur le sol où je retrouvai le cadavre, m'endormir, le nom de Jean sur les lèvres. Les enfants étaient là. Je ne le pouvais pas ! Il fallait vivre. Par respect pour la mémoire de mon mari, je devais en faire des braves comme lui. Un autre sentiment me forçait encore à vivre, voyez-vous. Il me semblait que je gardais le devoir de faire châtier l'assassin. La justice est demeurée impuissante à le retrouver. Mais Dieu l'enverra sur ma route, et, ce jour-là, Jean sera vengé, je vous le jure.

— Vous possédez si peu d'indices !

— C'est vrai ! un lambeau d'étoffe et un bouton argenté. Mais il faut souvent moins que cela pour faire guillotiner un homme. Je ne perds pas courage. Quand et comment trouverai-je le meurtrier ? Cela regarde la justice divine. Chaque fois que j'ouvre ce petit coffret, où restent un peu de mousse, la serpe de Claudin et le lambeau de veste brune, je répète à Dieu une ardente prière, pour me faire retrouver l'un et venger l'autre.

Vous espérez revoir Claudin ?

— J'en suis sûre. Regardez comme Néra grandit, comme elle devient jolie et forte. Claudin croit aussi, et je le vois robuste, alerte et beau ; toujours triste, par exemple, songeant à sa jumelle et nous pleurant tous. Mais, de quelque côté que l'aient entraîné ceux qui me le volèrent, il reviendra.

Laurent en vint peu à peu à épouser les rêves, les attentes de la veuve. Il trouva une famille dans sa famille. Désormais, la semaine lui semblait longue, et il attendait le dimanche avec impatience.

Certes, on ne pouvait dire qu'il fût devenu gai, mais son humeur était plus égale. François, traité par lui comme son fils, l'aimait avec un dévouement à toute épreuve.

Un jour le forgeron dit à la veuve :

— Vous devriez faire émanciper François, Madame Tournil. Il va sur ses dix-huit ans.

— Pourquoi le ferais-je émanciper ?

— Dame ! il jouirait de ses droits.

— Ses droits ! Il travaille, et il travaillera.

— Je le sais bien, et cependant je trouve utile, indispensable, que vous remplissiez cette formalité. Je me charge des frais qu'elle entraînera.

— Vous ne pouvez rien me conseiller de préjudiciable, répondit la veuve. François sera émancipé.

— Et le jour où il touchera à cette première majorité, nous dînerons chez moi, au lieu de dîner chez vous.

— C'est convenu.

Catherine alla chez le notaire, les pièces furent préparées, puis signées, et quand le forgeron les tint dans ses mains, il eut un mouvement de joie.

— Je garderai ces papiers-là, dit-il.

Catherine les lui remit.

Le lendemain, Laurent Fichet ajouta :

— Vous vous souvenez que demain on dîne chez moi.

— Ce n'est pas dimanche, demain.

— C'est fête tout de même.

— Laquelle ?

— L'émancipation de François.

— Heureusement que ma besogne avance, voisin. A quelle heure devrai-je m'occuper de la cuisine ?

— Vous ne toucherez à rien, entendez-vous, à rien. Quand je régale mes amis, je n'entends leur faire payer le dîner, ni en argent, ni en fatigue. La mère Cornouiller, ancienne rôtisseuse à Paris, nous cuisinera de bons plats, auxquels les petits feront honneur, j'en suis sûr. Soyez seulement vers six heures à la forge.

— Je n'y rendrai avec ma couvée, répondit Catherine.

Au jour fixé, vers cinq heures, le forgeron arrêta François au milieu de son travail, et, ôtant son tablier de cuir :

— Assez pour aujourd'hui, mon ami, lui dit-il. Va chez ta mère, et fais une toilette de dimanche.

— Vrai ! cela me fait plaisir de dîner ici, patron.

— Oh ! tu trouveras nombreuse société, mais sois tranquille, toi et ta mère, vous ne compterez que des amis.

François demeura légèrement surpris. Il croyait à une réunion intime, et subitement il apprenait que l'assemblée serait nombreuse. Mais, comme l'affirmait le forgeron, la famille Tournil possédait